



PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Jonathan Tropper**

Titre : **Le Livre de Joe**

ISBN : **2-264-04508-6**

SERIEL N°**3995**

Prix : **8,50 €**

UN

Quelques mois seulement après le suicide de ma mère, je suis entré dans le garage à la recherche de mon gant de baseball et j'ai découvert Cindy Posner à genoux en train de pratiquer avec ardeur une fellation sur mon frère aîné, Brad, appuyé contre l'établi de notre père. Les marteaux et les clés à molette sautillaient sur leurs crochets en tintant comme un carillon de Noël tandis que Brad oscillait d'avant en arrière, fixant le plafond d'un air étrangement las. Le jean et le caleçon baissés jusqu'aux chevilles, il avait la main posée négligemment sur la tête de Cindy qui allait et venait au rythme de cette prestation buccale étonnamment sonore. Je suis resté là, pétrifié, jusqu'au moment où Brad, sentant ma présence, a baissé les yeux et où j'ai croisé son regard. On n'y lisait aucune panique, pas le moindre soupçon d'embarras à s'être fait surprendre en si fâcheuse posture, mais la même résignation blasée qu'il affectait toujours à mon égard. *Eh ouais. Je suis en train de me faire tailler une pipe dans le garage. Un truc qui ne t'arrivera sans doute jamais.* Cindy, qui me tournait le dos, ne m'a remarqué que quelques secondes plus tard et a aussitôt sombré dans une hystérie totale, me hurlant un chapelet d'injures tandis que j'opérais un repli précipité, quoiqu'un tantinet tardif. J'avais alors treize ans.

Peut-être Cindy aurait-elle fait l'effort de mieux se maîtriser si elle avait su que, des années plus tard, cet incident se verrait immortalisé dans le premier chapitre de mon roman autobiographique à succès ainsi que dans l'inévitable adaptation cinématographique qui, comme pour tout best-seller qui se respecte, suivit peu après. À l'époque, elle ne s'appelait plus Cindy Posner mais Cindy Goffman, ayant épousé Brad pendant leur dernière année de fac, et je dois reconnaître que cette indiscretion littéraire ne fit rien pour arranger nos rapports déjà tendus. Mon livre s'appelle *Bush Falls*, du nom du bled du Connecticut où j'ai grandi – un terme que j'utilise par défaut, car reste encore à déterminer si j'ai grandi tout court.

Vous avez dû entendre parler de *Bush Falls*, ou en tout cas voir le film avec Leonardo DiCaprio et Kirsten Dunst, qui a enregistré de jolies recettes au box-office. À moins que vous n'ayez lu dans la presse le scandale énorme qu'a déclenché mon bouquin dans ma ville natale, où ils ont été jusqu'à m'intenter un procès collectif en diffamation qui n'a abouti à rien. Toujours est-il que mon

livre a connu un succès phénoménal il y a deux ans et demi environ et que, pour un moment du moins, je suis devenu une sorte de mini-célébrité.

N'importe quel pauvre type peut être malheureux quand ça ne marche pas fort dans sa vie, mais il faut vraiment appartenir à une élite particulière, un genre de nouvelle avant-garde du pauvre type, pour se sentir malheureux quand on a autant le vent en poupe. À trente-quatre ans, j'ai de l'argent, du succès, des rapports sexuels réguliers et un quatre pièces luxueux à Manhattan dans l'Upper West Side. De quoi vous donner a priori l'impression de tenir le monde par l'entrejambe, pour rester poli. Et pourtant, récemment, j'ai commencé à me demander si je n'étais pas au fond qu'un sale connard seul au monde, et ce depuis longtemps déjà.

Bien qu'il n'y ait nulle carence en femmes à déplorer dans ma vie ces temps-ci, il semble que toutes mes aventures, au cours des deux ans et demi qui ont suivi la publication de *Bush Falls*, aient duré presque exactement huit semaines, et respecté grosso modo le même plan de vol. La première semaine, je sors d'abord la grosse artillerie – restos chic, concerts, spectacles à Broadway et boîtes branchées –, tout en prenant soin d'éviter les propos raffinés concernant le milieu littéraire au profit des potins mondains, films et autres événements du moment qui constituent bien sûr le fonds de commerce du marché new-yorkais de la drague, même si personne ne voudra jamais l'admettre. Non qu'être un écrivain reconnu ne vous garantisse déjà un certain succès, cependant un compte rendu de soirée Miramax ou quelques bonnes anecdotes de tournage avec Leo et Kirsten vous assurent une conclusion à l'horizontale plus rapide, et des femmes d'un calibre supérieur. Les semaines deux et trois sont en général les meilleures, les moments que l'on aimerait mettre en bouteilles pour les conserver, essentiellement à cause du surplus d'endorphine généré sur le plan sexuel par l'effet de nouveauté. Au cours de la semaine quatre, je tombe amoureux, envisage un bref instant la possibilité que ce pourrait être l'Élue, et alors tout se met à foirer au ralenti. Je déblatère, j'hésite, je me sens vulnérable, j'en fais des tonnes. Je conduis quelques petites expériences psychologiques sur moi-même ou sur la femme en question. Vous voyez le tableau. Et ça dure comme ça pendant deux autres semaines douloureuses, après quoi nous passons la septième semaine à prier ardemment pour que cette relation se dissolve d'elle-même d'un coup de baguette magique, grâce à une intervention divine ou à un cas de combustion spontanée – tout pour s'éviter la pénible traversée en eaux troubles qu'impose une séparation formelle. La dernière semaine, chacun « prend du temps pour soi », ce qui se conclut par un dernier coup de fil laconique visant à mettre un terme définitif à l'arrangement et à résoudre les problèmes de logistique en suspens. Je rendrai le sac et le sweat Donna Karan que tu as laissés chez moi au portier de ton immeuble, tu peux garder les livres que je t'ai prêtés, merci pour les bons souvenirs, sans rancune, restons amis, et cetera, ad nauseam.

Je sais, rendre les autres responsables de ses malheurs est un signe extérieur de médiocrité personnelle, mais je reste persuadé que tout est la faute de Carly. Carly Diamond était ma petite amie au lycée, la première – et, à ce jour, la seule – femme que j'aie jamais aimée. Nous sommes sortis ensemble pendant toute l'année de terminale et nous nous aimions avec une conviction d'adolescents, farouche et éternelle. C'est au cours de cette même année que se sont déroulés tous les événements terribles décrits dans mon bouquin, et notre relation constituait l'unique rayon de soleil de mon univers en triste expansion.

Techniquement parlant, nous n'avons jamais vraiment rompu, en fait. Après le lycée, nous étions partis dans des facs différentes, elle à Harvard et moi à NYU. Nous avons bien sûr tenté le coup des amours longue distance, mais mon refus obstiné de retourner à Bush Falls pour nos vacances communes n'avait rien arrangé ; avec le temps, nous nous étions simplement éloignés

l'un de l'autre, sans pour autant clore officiellement notre histoire. Après Harvard, Carly était venue faire des études de journalisme à New York, et nous nous étions alors embarqués dans l'une de ces longues relations chaotiques et post-adolescentes où l'on couche juste assez ensemble pour totalement brouiller les pistes et, au terme d'une série de timings malheureux et d'imbroglis avec tiers, achever de bousiller pour de bon ce qui était autrefois la chose la plus pure que l'on puisse espérer connaître.

Nous étions encore amoureux à cette époque, ça ne faisait aucun doute, mais si Carly semblait prête à réanimer la flamme, je trouvais toujours de nouveaux prétextes pour ne pas m'engager. J'avais beau l'aimer – et je l'aimais vraiment –, je ne pouvais m'empêcher de comparer la qualité de notre relation d'alors à la beauté crue, à l'exaltation de la découverte qui nous accompagnaient du temps de nos dix-sept ans. Lorsque j'ai réalisé mon erreur, il était trop tard : Carly était déjà partie. La perdre une fois avait été pénible, quoique compréhensible. Rejeter négligemment cette seconde chance que le destin m'avait offerte sur un plateau était un acte d'une telle arrogance, d'une telle bêtise, qu'il devait forcément s'agir chez moi d'un trait de caractère entretenu à dessein, car je suis sûr de n'avoir pas toujours été un tel connard dans la vie.

Je ne me suis jamais pardonné d'avoir été si pervers et manipulateur avec Carly pendant les années qu'elle a passées à New York, à lui faire du charme dès que je la sentais s'éloigner pour me détacher d'elle dès l'instant où je me sentais à nouveau en sécurité. Je me laissais porter par sa foi inébranlable en nous deux, même lorsque je ne la partageais pas moi-même, la berçant d'illusions et de belles promesses jamais tenues. Le temps que je commence enfin à comprendre à quel point je l'avais malmenée, je l'avais en fait complètement broyée. Elle quitta New York meurtrie, écœurée, et repartit s'installer à Bush Falls pour devenir rédactrice en chef du journal local, *The Minuteman*. Chaque fois que je crois avoir tourné la page, je me retrouve à me réveiller en pleine nuit et à me languir d'elle avec un désespoir si intense que l'on croirait qu'elle est partie seulement la veille, et non il y a dix ans.

Depuis, pas un jour ne passe sans que je sois hanté par un sentiment de regret diffus, mais prégnant, et chacune de mes nouvelles conquêtes féminines ne fait que me rappeler le trésor que j'ai laissé me filer entre les doigts. Ainsi, en un sens, c'est bien la faute de Carly si je suis seul dans mon lit, au milieu de la nuit, lorsque retentit la plainte électronique de mon téléphone, déchirant le silence de mon appartement telle une sirène d'alarme. En général, lorsqu'on vous appelle à deux heures du matin, c'est mauvais signe. Ma première pensée tandis que j'émerge des limbes amères d'un sommeil éthylique est que ce doit être Natalie, mon ex quasi psychotique, qui m'appelle pour me hurler dessus. J'ignore quels dégâts j'ai pu causer à son équilibre psychique manifestement fragile en l'espace de huit semaines, mais sa nouvelle psy lui a mis dans la tête qu'elle n'avait pas encore tout réglé avec moi et que, pour son bien-être mental, il était de son devoir de m'appeler jour et nuit, chaque fois qu'elle en éprouvait le besoin, histoire de me répéter à quel point je m'étais comporté comme un parfait salaud insensible. Les appels ont commencé il y a quatre mois environ et se reproduisent désormais à intervalles réguliers, chez moi ou sur mon portable, sous forme de happenings de trente secondes ne nécessitant aucune participation active de ma part et consistant en un flot d'invectives copieusement assaisonné de grossièretés. Si, pour une raison quelconque, je ne peux décrocher le téléphone, Nat se contente de déposer ses harangues fleuries sur mon répondeur. Elle a toujours été adepte des thérapies radicales ; de fait, ces derniers temps, je semble n'être attiré que par des femmes qui en auraient grand besoin.

Le téléphone continue de sonner. Dix, douze fois, j'ai oublié de compter ; tout ce que je sais,

c'est qu'il ne veut pas s'arrêter. Je me roule sur le côté et me frotte le visage pour tenter de déloger le sommeil incrusté dans mon crâne. Mes joues flasques et tombantes me font l'effet d'une pâte molle, comme si les excès de la veille m'avaient vieilli d'un coup. J'ai passé la soirée avec Owen et, pour changer, nous nous sommes murgés dans les grandes largeurs. Owen Hobbs, agent très spécial, est mon émissaire personnel non seulement auprès de l'establishment littéraire, mais aussi de tout ce qui touche de près ou de loin au chaos et à la débauche. Je ne bois jamais, sauf en sa compagnie, et là, je me mets à boire comme lui, c'est-à-dire beaucoup, et avec faste. Owen a fait de moi un homme riche et il touche quinze pour cent de mes revenus, échange de bons procédés qui s'est révélé un extraordinaire ciment pour notre amitié – le plus souvent, de quoi passer l'éponge sur ces atroces gueules de bois qui parachèvent toujours nos « célébrations », comme il les appelle. Toute soirée avec lui se transforme inévitablement en une descente aux enfers tourbillonnante, dont je peine à me remémorer les étapes tandis que ma carcasse endolorie émerge non sans mal du trou noir. Et bien que je flotte encore confusément dans cet état d'apathie éphémère situé entre la fin de l'ivresse et l'attente fatidique de la gueule de bois, je me sens déjà nauséux et passablement K.O.

Le téléphone. Sans bouger ma tête de son point d'ancrage au creux de l'oreiller, je tends le bras en direction de la table de nuit, envoyant valdinguer quelques magazines ainsi qu'une bouteille d'Aleve sans bouchon et un verre d'eau à moitié plein qui se répandent sans un bruit sur l'épaisse moquette écrue au pied de mon lit. Il s'avère que le combiné de mon sans fil était posé par terre, tout simplement, et lorsque, après l'avoir enfin localisé, j'approche l'appareil de mon crâne immobile, des gouttelettes glaciales s'insinuent telles des limaces à l'intérieur de mon oreille.

« Allô ? »

C'est une voix de femme.

« Joe ? »

— Qui est-ce ? » dis-je, relevant légèrement la tête afin de placer le combiné dans le voisinage approximatif de ma bouche.

Ce n'est pas Nat ; on risque donc d'exiger de moi un certain niveau de participation orale.

« C'est Cindy. »

— Cindy... »

Je répète ce nom avec prudence.

« Ta belle-sœur. »

— Oh ! »

Cette Cindy.

« Ton père a eu une attaque. »

L'épouse de mon frère laisse échapper cette phrase comme s'il s'agissait de la chute d'une blague lâchée trop tôt. Dans la plupart des familles, un événement de cette ampleur mériterait qu'on y mette les formes, que l'on amène les choses avec soin, afin de ménager son interlocuteur tout en lui laissant le temps d'assimiler la nouvelle. Une annonce d'une telle gravité appellerait sans doute l'intervention personnelle d'un proche direct, dans le cas présent de mon frère aîné, Brad. Mais aux yeux de mon frère comme de mon père, je ne fais partie de la famille qu'au sens strictement légal du terme. Lors des rares occasions où ils reconnaissent mon existence, leur geste n'est motivé que par un vague sursaut de responsabilité civique concernant quelque corvée légale ou impôt à payer.

« Où est Brad ? dis-je en continuant à chuchoter, comme s'obstinent inutilement à le faire la nuit les gens qui vivent seuls.

— À l'hôpital », répond Cindy.

Elle ne m'a jamais porté dans son cœur, mais ce n'est pas totalement sa faute. Je ne lui ai jamais donné aucune raison de m'apprécier.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ton père est dans le coma, m'apprend-elle d'un ton détaché, comme si je venais de lui demander l'heure. C'est assez grave. On ne sait pas encore s'il va s'en sortir.

— Épargne-moi les fioritures, surtout », marmonné-je en me rasseyant dans mon lit, provoquant aussitôt des éruptions de violence parmi les trillions de neurones qui se rallient comme autant de supporters de foot dans les tribunes de ma tempe gauche.

Court silence à l'autre bout du fil. « Quoi ? » fait Cindy. Je me rappelle que mon sens très personnel de l'ironie tombe le plus souvent à plat, avec elle. Bref. Mon père est en train de mourir. Je dresse un rapide inventaire émotionnel en quête d'une réaction quelconque à cette nouvelle : chagrin, choc, colère, déni. Quelque chose.

« Rien », dis-je.

Nouveau silence embarrassé.

« Bon, d'après Brad, c'est inutile que tu accoures cette nuit. Mais il aimerait que tu le rejoignes demain à l'hôpital.

— Demain », répété-je bêtement en jetant un autre coup d'œil au réveil.

C'est déjà demain.

« Tu peux venir dormir chez nous ou dans la maison de ton père. En fait, de chez lui, on est plus vite rendu à l'hôpital.

— O.K. » Du fond de ma torpeur décroissante, je note que l'on sollicite, voire même que l'on anticipe, ma présence sur les lieux. Dans les deux cas, le fait est exceptionnel.

« Alors, qu'est-ce que tu décides ? Tu préfères aller chez nous, ou chez ton père ? »

Quelqu'un de plus compatissant aurait attendu que le choc se dissipe avant de s'empresser de régler les vulgaires questions logistiques, mais la compassion de Cindy atteint rapidement ses limites dès qu'il s'agit de ma personne.

« Peu importe. Faisons au mieux, comme ça vous arrange.

— Disons que c'est un peu le souk ici, avec les enfants et tout, dit-elle. Je crois que tu serais plus à l'aise dans ton ancienne maison.

— D'accord.

— Ton père est au Mercy Hospital. Tu sais comment t'y rendre ? »

Il me semble déceler, dans cette question, un sous-entendu désobligeant, rapport au fait que je n'ai pas remis les pieds à Bush Falls une seule fois en dix-sept ans.

« Personne ne l'a changé de place ?

— Non.

— Alors ça devrait aller. »

J'entends sa respiration faible au bout du fil tandis qu'un autre silence gêné s'installe. Âgée de trois ans de plus que moi, Cindy avait été la proverbiale jolie fille « populaire » de Bush Falls High, le lycée local. La chevelure sombre et brillante, un corps délicieux sculpté à la perfection grâce à ses entraînements de pom-pom girl, elle était sans conteste la muse numéro un des rêves humides de tous les adolescents de la ville à l'époque. Moi-même, j'avais souvent recours à elle dans le cadre de mes petits fantasmes personnels, inspiré à plus d'un titre par la scène que j'avais surprise dans le garage, ce fameux jour. Mais aujourd'hui c'est une femme de trente-sept ans, mère de trois enfants, et même au téléphone on entend les varices dans le son de sa voix.

« Très bien, dit-elle enfin. À demain, alors ?

— Ouais. »

Comme s'il n'y avait rien de plus naturel au monde.

DEUX

J'ai quitté Bush Falls après le lycée et je n'y suis jamais retourné.

Je n'ai jamais eu de raison particulière de revenir dans ma ville natale – plutôt, toutes les raisons du monde de m'en tenir éloigné. Pour commencer, mon père y habite encore, dans la grande maison de style colonial où j'ai vécu jusqu'à mes dix-huit ans, et voilà bien des années que nous n'avons plus eu besoin l'un de l'autre. Tous les ans, généralement à l'approche de Thanksgiving, Brad m'appelle pour m'inviter à passer le week-end chez lui pour partager la traditionnelle dinde en famille. Mais je sais qu'il y voit surtout une occasion de jouer les grands princes. Ça n'est que Brad, après tout, mon grand frère, mon aîné de quatre ans, celui qui m'a un jour expédié aux urgences en me renversant pour rigoler avec la Pontiac Grand Am de notre père alors qu'il venait de décrocher son permis. La voiture ne s'était pas arrêtée tout à fait là où il l'avait prévu, et je m'étais retrouvé avec une fracture au poignet et une épaule déboîtée, ce qui n'était pas tout à fait ce que j'avais prévu non plus. Plus tard, il a prétendu que j'avais surgi sans crier gare devant le capot de la bagnole. Que mon père le croie ou non, ça n'avait aucune importance, car il y avait un match important contre Fairfield le lendemain, et Bush Falls comptait sur Brad pour mener l'équipe des Couguars en finale et lui faire remporter son deuxième championnat. Aux yeux de mon père, punir le héros local eût été impensable.

Achevons les présentations familiales.

Ma mère, Linda, maniaco-dépressive dont le trouble n'a été détecté que bien trop tard, s'est suicidée par noyade en se jetant sans grâce du haut des chutes de la Bush River lorsque j'avais douze ans. Il m'arrive parfois de me souvenir d'elle telle qu'elle était avant le déferlement de ses crises et le bombardement d'antidépresseurs qui, à défaut d'alléger ses souffrances, n'avait fait que ronger sa vitalité à petit feu – une femme élancée, à la voix douce, avec ce regard rieur et ce petit sourire malicieux qui vous donnait toujours l'impression qu'elle était de mèche avec vous. Lorsqu'elle m'embrassait pour me souhaiter bonne nuit, elle m'appelait Jo Jo l'Ourson. Son rire était communicatif ; ses larmes répétées, une énigme pesante. Son suicide nous avait foutu une véritable raclée en nous laissant tous les trois, Brad, mon père et moi, nous télescoper avec violence dans la maison, incapables que nous étions de gérer nos rapports sans le liant de sa douce présence féminine.

Brad et mon père finirent tout de même par trouver un terrain d'entente grâce au basket-ball. Brad était la star des Couguars de Bush Falls, et à Bush Falls, il n'y avait pas de plus beau rêve à atteindre. Il offrit deux titres de champions aux Couguars tout en marquant une kyrielle de scores

records. Il se tapait aussi des pom-pom girls à gogo. Voilà à quoi se résumait l'existence de Brad, à l'époque : le cul et le basket. Un sort plutôt enviable pour qui parvenait à y accéder. Mais pour moi c'était nient, et Brad, avec qui toute forme de communication était par conséquent impossible, se contentait de me toiser avec un mélange de pitié perplexe et de mépris. Quant à moi, je le considérais comme un abruti creux et insipide, et je crevais d'envie de lui ressembler. Mon père, Arthur, avait de son temps nettement moins fait sensation au sein des Couguars, et il ne manquait pas un seul des matchs de Brad, à domicile ou à l'extérieur. Après chaque rencontre, ensemble, ils disséquaient le jeu, reparlaient des meilleurs moments et visionnaient les matchs de la UConn¹.

J'ignore s'il est encore utile de le préciser à ce stade mais, bien sûr, je n'ai jamais intégré l'équipe.

Notre foyer tragiquement amputé n'avait que faire d'un gamin au cynisme croissant, affligé d'un dribble croisé nullissime et incapable d'effectuer un tir long digne de ce nom, et je commençai à haïr l'aspect exclusif de leur dévotion pour le basket en général et les Couguars en particulier. Chercher à savoir qui avait initié ce cycle infernal d'isolement et de ressentiment équivaut à l'éternelle devinette de la poule et de l'œuf, mais reste que le gouffre qui nous séparait ne cessa de se creuser – si mon père a jamais tenté un jour l'exploit de le franchir, ses efforts ont dû être si minimes que je n'ai rien remarqué de mon côté. Brad obtint une bourse sportive de l'Université du Connecticut et quitta la maison pour la fac l'année de mon entrée au lycée, à charge pour mon père et moi de combler le silence suffocant qui s'était abattu sur la maison.

Je n'aurais jamais pensé revenir un jour à Bush Falls. Assurément. Sans quoi, je n'aurais jamais écrit un livre crachant sur à peu près tout ce qui bouge là-bas. Mais à vrai dire, je ne pensais pas une seconde qu'il serait publié. J'ai donc écrit un roman sur ma ville natale dans lequel il était question de Carly, de Sammy, de Wayne et des drames qui avaient assombri mon année de terminale, affranchi par l'idée que ce récit ne verrait jamais la lumière du jour. Puis, un soir, j'ai reçu un coup de fil d'Owen Hobbs m'assurant que mon livre était un putain de chef-d'œuvre. Peu de gens parviennent à leurs fins en utilisant ce genre d'expression ; Owen oui, parce que Owen est un putain de génie.

Statistiquement parlant, il est quasi impossible d'écrire un best-seller. De même qu'il est très difficile de se mettre une ville tout entière à dos. En digne perfectionniste que je suis, j'ai réussi à faire d'une pierre deux coups. Dès qu'il s'agit de se faire remarquer, j'ai toujours été un enfant prodige.

Bref, je n'aurais jamais pensé remettre les pieds à Bush Falls. Mais je n'aurais jamais imaginé non plus que mon père ferait une attaque au beau milieu du gymnase du lycée pendant son match de la ligue des anciens, un vendredi soir. D'après Cindy, il se tenait à environ un mètre à gauche de la zone restrictive, à son poste fétiche, comme il l'appelait. De là, il ne ratait jamais son tir. Il s'était élancé pour marquer un panier avant de s'écrouler, inconscient, sur le parquet lustré du terrain de basket. Tous les témoins de la scène, d'anciens sportifs à divers stades de décrépitude, vous expliqueront avec des trémolos dans la voix que le ballon était bel et bien entré dans le panier. Comme si ça changeait quoi que ce soit au résultat. Poste fétiche, tu parles.

¹ Équipe de basket de l'Université du Connecticut. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)